

Georgette Ledanois, née Eugène

Née le 24 décembre 1923

Entretien décembre 2016

Je suis née le 24 décembre 1923 dans la rue Sainte Marguerite, dans les cités qui existent toujours. On était une famille d'ouvriers, mon père était originaire d'Amfreville et ma mère de Guivrey près de Falaise. Mon père travaillait à l'usine, il y a travaillé jusqu'à la retraite. Il travaillait à la fonderie, c'était difficile. Il fallait quelquefois refaire les fours et mon père s'y employait. Mon mari, lui aussi a travaillé à l'usine, il était à l'entretien : quand on demeurait dans les cités, si on changeait de maison ou autre, l'usine envoyait quelqu'un pour refaire les peintures s'il y avait eu des dégâts.

Mes parents ont habité rue Sainte Marguerite puis rue des Escalettes dans les cités blanches et enfin au 17 rue Georges Landry dans la partie de la rue prolongée de l'autre côté de la voie de chemin de fer. A côté il y avait la maison Guillou, un café en face de Mme Michel qui tenait une épicerie.

Maman ne travaillait pas et gardait sa mère. Mme Guillham, infirmière attachée à l'usine, venait faire des piqûres à ma grand-mère, et quand celle-ci est décédée, Mme Guillham a dit à maman, « *écoutez, j'aurais besoin d'une aide, voulez-vous accepter d'être infirmière ?* » C'était drôle ! A cette époque-là on ne demandait pas encore tout ce qu'on demande aujourd'hui. Elle a donc été infirmière à son tour et elle a été appréciée !

montrant une photo Tenez voilà maman en infirmière !

C'est à ce moment-là qu'elle a eu le logement de la rue Georges Landry près de l'usine et de l'infirmerie où elle pouvait intervenir plus rapidement en cas de besoin.

Mme Guillham travaillait avec une demoiselle qui commençait ses études, quand Mme Guillham est décédée, maman est restée quand même un peu, puis après elle est partie. Elle a travaillé à l'usine, elle aussi. On est vraiment une famille d'ouvriers (rires)

J'ai une sœur, qui avait 11 ans de plus que moi, et qui a eu deux filles. Et moi j'ai eu deux filles aussi. C'est la maison des filles !

La vie dans les cités

- La maison rue Sainte-Marguerite

Il y avait deux chambres, une grande cuisine qui sert de salle en même temps, elle faisait toute la longueur des deux chambres, une cave et un cabinet de toilettes. Il n'y avait pas l'eau courante pour laver le linge, on allait chercher l'eau dans un seau et je ne me rappelle pas à quelle date elle a été installée... (Elle nous montre une photo)

Ma mère qui rinçait son linge dans un baquet, mon père charriait l'eau depuis la pompe située au bout de la rue, et il faisait des allers retours. Maman aimait le linge bien blanc et bien rincé ! Elle rinçait sur le trottoir, elle pouvait jeter l'eau directement dans le caniveau.

Il y avait aussi le canal, Dives était aussi séparée par le canal. Ce n'était pas encore une rue.

- *L'eau courante a-t-elle changé la façon dont ça se passait à la maison ?*

Ecoutez, essayez, vous, de vivre ne serait-ce qu'une journée, de ne pas avoir d'eau courante. Quand il y a eu l'eau, je vous assure, on a éprouvé du soulagement.

- A propos des toilettes

C'était dans la maison, et c'était déjà du progrès parce qu'autrefois il y avait des toilettes pour plusieurs, là, chacun avait ses toilettes avec une fosse qu'on faisait vider.

- Electricité

Je me souviens avoir eu les lampes à pétrole dans les chambres du temps de mes parents.

- Comment vous chauffiez-vous dans les cités ?

On se chauffait au charbon. Dans la cave, il y avait une fosse qui n'a plus servi quand il y a eu l'eau courante, il n'y avait plus besoin de la vider. Une fois que ça a été assaini, c'est à cet endroit qu'on stockait le charbon ! Après on s'est chauffés à l'électricité. C'est une évolution !

- Animaux domestiques

On avait des lapins, c'est mon père qui s'en occupait. On avait un jardin devant la porte et mon père avait 200 mètres de terrain près du pont de Cabourg, là où sont maintenant les notaires. Il avait 200 ou 400 mètres de terrain mis à disposition gratuitement par l'usine. Il y cultivait des pommes de terre, des carottes, enfin tout un tas de choses !

Les rapports entre communautés ...

- D'où venaient les familles des cités ?

Il y avait des familles qui venaient de Pologne, du Maroc, de Russie, ... Ça se passait bien parce que en réalité, Dives avant l'usine c'était quand même la campagne, quand l'usine a été construite, la main d'œuvre manquait. Il y a donc les Bretons et des Marocains qui sont venus en premier.

- Des frictions ?

Non, non... Parfois, ils retournaient dans leur pays, quand ils revenaient, c'était très rare si ils ne rapportaient quelque chose à maman. Ce n'était pas des choses formidables, des figues, des choses comme ça.

Mais ils se sont bien habitués, qu'on le veuille ou pas, je crois qu'on est quand même accueillants. C'est normal, c'est normand ! (rires)

C'est très drôle parce tout le monde était habitué à vivre dans le respect les uns des autres.

- Où vivaient-ils ?

Au début il y avait les petites maisons derrière chez Mme Moulé, une marchande de chaussures. C'étaient des jardins et des maisons ont été construites peu à peu et sont restées. Ce n'est pas facile d'accueillir des gens quand il n'y a rien pour les premiers arrivés.

Enfance

- L'école

Je suis allée à l'école laïque, j'ai aussi été élevée dans le laïc et je m'y suis trouvée très bien.

Je faisais comme tous les écoliers, on venait nous inscrire pour la première classe, et puis ça suivait son cours. Il y avait des fêtes à l'école, par exemple la distribution des prix, une fois par an, les examens, le certificat d'études.

Remarquez, je n'ai pas été loin, j'ai arrêté l'école quand j'allais entrer en 4ème parce que maman était malade, elle ne pouvait pas se lever et ma sœur a dû travailler un peu à l'usine. Maman était ennuyée parce que je n'avais aucun métier en main. En réalité, les institutrices n'auraient pas voulu que je parte mais je suis allée à l'ouvroir (*un centre tenu par les religieuses, rue du marché, où les jeunes filles apprenaient la couture*). Je n'y suis restée, je vous le dis tout de suite, qu'un an !

- Spectacles de fin d'année

Il y avait toujours une distribution des prix, en primaire comme au cours complémentaire, et chaque classe présentait un numéro. Sur une photo que je garde, on était un groupe de patineuses qui allaient danser. Une autre année, en cours complémentaire, j'étais habillée en gars normand et les élèves chantaient sur la Normandie. Et moi je chantais tellement bien ... ? Comme maman avait passé la nuit à me faire un bonnet de Normand, la maîtresse, gentiment, m'a dit, « *oh écoute, tu es tellement bien habillée, ça représente vraiment bien le gars normand, alors tu te mets sur le côté...* » J'ai dit « *D'accord... J'ai compris !* » J'aurais fait dévier toute la chanson. On a chacun ses dons, je n'avais pas celui-là. (rires)

- Vous alliez à la messe ?

Ah oui ! Oui mes parents ne fréquentaient pas l'église mais ils étaient loin d'être contre, et ils nous ont élevés dans l'esprit de la foi.

- Loisirs, sport en dehors de l'école ?

Le sport vous savez... Je crois que j'avais les fesses trop lourdes ! (rires) J'avais bien du mal à monter à la corde à nœuds ou la corde lisse. Mais vous savez l'école nous occupait bien toute la journée, il n'y avait que le jeudi de libre et on l'employait à aller au catéchisme ou à aller au patronage.

Le samedi, à l'école, on faisait du dessin ou de la couture, cela changeait quand même de programme.

L'ouvroir

- Le travail

L'atelier se tenait dans la salle paroissiale de Dives, au premier étage et au rez-de-chaussée c'était l'école libre. A l'ouvroir, on était toujours auprès d'une « grande ». La religieuse donnait le travail, elle était sévère mais une très bonne maîtresse pour apprendre. On montrait ce qu'on avait fait à la grande, qui nous disait « *vous pouvez aller montrer votre ouvrage* » si c'était bien et si c'était mal on recommençait. J'y ai travaillé pendant un an. Quand on m'a proposé une place d'aide comptable j'ai dit *oui, oui, oui !!!* Et j'ai arrêté l'ouvroir.

- *Vous y alliez tous les jours ?*

Ah oui tous les jours, et après on faisait chacune notre tour le ménage, il fallait balayer l'atelier. On faisait des trousseaux complets, les draps les taies d'oreillers. C'était méticuleux ! Les sœurs devaient travailler avec des marchands de trousseaux qui passaient des commandes.

- *Vous étiez payées ?*

Oui... n'insistons pas... (rire) Remarquez, les apprentis n'étaient pas payés. On les récompensait en leur donnant, quand même, par exemple, un joli col. Mais il fallait y être bien pendant quelques mois avant d'être payé. Mais c'était comme ça, c'était un apprentissage.

- *Elle était comment cette sœur ?*

C'était une maîtresse femme disons. Elle n'était pas désagréable, il faut le reconnaître, mais il fallait que le travail soit bien fait. Les fils devaient être comptés quand on faisait du jour coordonné, je me rappelle qu'on comptait 9 fils. Tous les quarts d'heure ça sonnait, normalement il fallait faire 10 cm au quart d'heure mais je ne les ai jamais faits et la sœur ne me l'a jamais reproché. Il y avait des jeunes qui allaient très vite et qui faisaient les 10cm !

Le carillon sonnait tous les quarts d'heure et on annonçait tout haut, 6 ou 10... Une fois, le carillon sonne et l'une dit « 10 », alors la sœur dit « *c'est bien* ». Bref, chacune dit ce qu'elle a fait, quand c'est mon tour, je dis « 6 » et une des filles qui avait fait 10 rit. La sœur entend bien le rire, et elle lui dit « *tu sais, je préfère quelquefois n'en avoir que 6 et que les fils soient comptés !* ».

La solidarité

J'ai de bons souvenirs de la vie dans les Cités. Comme dans tout quartier, quand on est nombreux on ne peut pas être tous du même avis mais on savait se respecter, et ça c'est important. Il y avait une amitié, quand il y avait eu un petit quelque chose, comme ça arrive partout, on ne s'y arrêtaient pas, s'il quelqu'un était malade : « *j'ai appris que votre mari était malade, est-ce que je peux vous aider en quelque chose ?* ». Il y avait une solidarité à ce moment-là !

Les contacts n'étaient pas les mêmes qu'actuellement. Déjà cela s'est modifié quand la télé est arrivée : avant l'arrivée de la télé, après avoir conduit nos enfants à l'école on bavardait un peu à la barrière, mais quand la télé est venue, on a continué un petit peu, et puis d'un seul coup, l'un ou l'autre regardait l'heure : « *oh écoutez m'en voulez pas mais je vous laisse, j'ai*

un feuilleton à cette heure-là ». Ca a coupé certaines choses, on est restés bien ensemble mais il n'y avait plus ce contact fraternel.

Remarquez, c'était bien aussi, parce qu'on apprenait des choses qu'on est contents d'avoir appris?

Le travail

- La maison à Houlgate

Je me suis mariée en 1948 et on est restés 7 ans à Houlgate parce qu'on n'arrivait pas à avoir de cités. Des amis de mes beaux-parents nous avaient prêté une maison à Houlgate dans laquelle ils ne venaient qu'aux vacances. Mais pendant les vacances il fallait qu'on libère la maison.

Cà a toujours été la course ! L'hiver, les gens se plaignaient parce qu'ils avaient froid, et nous qui couchions sous les toits à Houlgate, on disait « *ils se plaignent, mais si ils couchaient sous les toits comme on a fait...* » (rire). Nous sommes retournés à Dives en 1956 au 58 rue Saint-Jacques et j'y suis restée jusqu'à très récemment.

Je suis comptable et je n'ai jamais travaillé à l'usine. J'ai d'abord travaillé dans une maison, chez Mme Olive qui faisait des chapeaux, ils avaient un magasin à Cabourg où ils vendaient du charbon, du fioul, vins, liqueurs, ... Quand ils ont vendu, j'ai travaillé avec les successeurs, M. et Mme Lehouazec, qui faisaient le même commerce. Plus tard, mon mari a été malade et j'ai arrêté de travailler. Je suis restée quelque temps à la maison pour mon mari. Quand j'ai repris, c'était encore dans la comptabilité, chez Mme Bellissant qui avait la Graineterie. J'étais habituée à avoir du contact avec un petit peu de monde. Et j'ai continué à en avoir, encore maintenant, la preuve ! J'ai dû laisser un bon souvenir. (rires)

Les progrès techniques

- *La télé en quelle année ?*

Je ne me rappelle pas du tout quand mais je sais qu'on a acheté une télé dès qu'on en a eu les moyens. Je me rappelle par contre, que derrière chez nous M et Mme Meunier avaient un fils qui travaillait avec mon mari et ils m'avaient dit « *vous avez deux filles, venez donc le jeudi soir, parce qu'il y a de la télé* » alors le samedi soir, je disais à mes filles « *si vous êtes sages, on ira voir la télé jeudi soir* ». Et puis un jour on en a eu assez d'aller voir la télé chez les voisins on a dit ce serait quand même plus simple si on faisait l'effort d'en acheter une. Et c'est ce qu'on a fait, on ne l'a jamais regretté !

- *La première voiture ?*

J'avais 63 ans quand j'ai passé mon permis de conduire. Alors voyez-vous, j'en ai 93, ça fait 30 ans ! Avant, on n'avait pas de voiture, mon mari ne conduisait pas, moi non plus, et comme il était malade, il fallait prendre le car pour aller à Caen, ce n'était pas facile.

A propos de Dives

Au fond, Dives était séparée en deux, il y avait les cités d'un côté et de l'autre le centre ville et les commerçants. Mais il y avait tellement de magasins du côté ouvrier ! On allait quand même dans le centre pour le marché.

A propos du pèlerinage de Notre-Dame Boulogne

J'ai assisté en 1946 au pèlerinage de Notre-Dame Boulogne à Dives. Il y eu la bénédiction et le lendemain le pèlerinage filait sur Villers, on a suivi la route à la sortie d'Houlgate jusqu'en haut de la côte où les personnes qui arrivaient de Villers nous attendaient. C'était un relais qui allait de ville en ville jusqu'à Boulogne.

La guerre

Témoignage recueilli le 10.11.2013

Quand les Allemands sont arrivés à Dives, mon oncle habitait 4, rue de l'Avenir. Ce matin-là, il était allé chez le coiffeur. En revenant, il passe le passage à niveau, il y avait des allemands qui installaient une batterie devant l'usine, il a été tellement sidéré qu'il est mort sur le coup ! C'est un Allemand qui l'a ramené chez lui.

On habitait rue Georges Landry, prolongée près de l'usine, il y avait le canal d'un côté et la Dives de l'autre. On était complètement coupés du reste de la commune alors quand il se passait quelque chose du côté du bourg, on ne le savait pas. Je travaillais à Cabourg à la compagnie elbeuvienne du gaz et je demeurais rue Georges Landry, pour me rendre à Cabourg, il y avait une barque sur la Dives et des pêcheurs me faisaient passer la Dives. Les conduites d'eau avaient sauté à Cabourg, quand je revenais à Dives, on me donnait des bouteilles à remplir et je les ramenaient pleines à Cabourg en barque. Mon père qui était chasseur avait caché son fusil dans le jardin pour ne pas avoir à le rendre, il l'avait enterré. Avant la guerre, il travaillait à l'usine. Après, il a été au chômage, je sais qu'il a travaillé à Coulommiers en Seine et Marne. Je me rappelle qu'il nous ramenait du bon fromage. Après il a été travailler sur les blockhaus sur la côte avec d'autres Divais

Un accident a eu lieu avec les Allemands à la sortie de l'usine, ils devaient être en train de nettoyer leur matériel, mon patron se trouvait juste là et il a reçu un éclat. Il y avait une pompe au bout de la rue, les gens l'ont conduit à la pompe et sont allés chercher ma mère, Mme Eugène, pour le soigner. Elle était infirmière, elle a fait un pansement et a dit qu'il fallait l'emmener à l'hôpital. Quand le docteur est arrivé de Cabourg, en barque, ma mère lui a demandé s'il voulait qu'elle enlève le pansement et il a répondu qu'il lui faisait entièrement confiance.

La nuit du 5 au 6 juin, on avait déjà évacué une première fois. Une de mes tantes habitait rue Saint-Jacques, elle était partie, alors nous nous sommes installés dans sa maison. On avait préparé des lits dans la cave. De là on entendait les avions et de nombreux tirs qui partaient de la mer vers les blockhaus qui étaient en haut sur la colline de Sarlabot et d'autres qui répondaient. Avec ma sœur, on se demandait ce qu'on allait trouver là le lendemain. On a appris qu'ils avaient débarqué. Avec ma sœur, on est montées au chemin du petit pavé, de là on voyait loin et j'ai vu des parachutes sur les champs.

Quelques jours après, un avion est tombé rue Georges Landry, le fils Lasica était dehors. Quand il s'est retourné, il a vu que l'épicerie était en feu. Sa mère était dans le magasin et il l'a fait sortir. Son père est décédé dans cet accident et lui est resté gravement brûlé et a gardé des traces toute sa vie. Sa mère a survécu à l'accident, elle a été emmenée au village Guillaume où il y avait un dispensaire.

Un autre jour, lorsque le petit garçon a été tué, on l'a su aussitôt. Il habitait dans les cités blanches.

Les résistants à Dives ? Je connaissais Mme Cardelec, elle a été arrêtée par les allemands. Dans le cottage, d'autres Divais ont été arrêtés. Ils cachaient des parachutistes. L'abbé Leclerc lui aussi a été arrêté, il devait y avoir un ou deux parachutistes cachés dans le clocher, je crois mais il y a eu tellement de choses de dites ... M. Poppé ? Je ne savais pas

qu'il était résistant, on a longtemps cru qu'il était collaborateur, car il y avait souvent des Allemands chez lui.

Le jour de la libération de Dives, beaucoup de divais étaient là, ils se sont retrouvés à l'église pour faire sonner les cloches et elles ont sonné !

Souvenirs de l'exode

Sur l'ordre de la Kommandantur, les Divais devaient évacuer entre le 13 et le 17 juillet 1944, dernier délai. J'avais 20 ans. Nous sommes partis le dernier jour avec mes parents, ma sœur, dont le mari, Jean, était prisonnier en Allemagne, et sa petite fille, Eliane.

Je nous revois monter Sarlabot avec mes parents, ma sœur et Eliane. La voiture d'enfants était pleine de ce que nous emportions : alimentation, linge ; les porte-bagages de nos bicyclettes étaient chargés de sacs également pleins. C'est à pieds que nous suivions la foule, voisins, amis ... Premier repas au bord de la route, face à une grande allée bordée d'arbres. Puis en avant pour Annebault. Des personnes nous attendaient et nous ont guidés pour passer la nuit dans une étable. Du foin nous attendait pour que nous puissions nous y reposer. Toute la nuit nous avons entendu les avions et les tirs. Le matin, nous sommes allés vers une ferme où les réfugiés pouvaient boire le lait que la fermière et le lait, malgré les « on-dit » : il ne devait rien ester de Dives après la nuit passée.

Nous étions fatigués et passions devant des soldats qui regardaient les réfugiés. Pour détendre ma petite nièce, je lui dis : «veux-tu que nous chantions, Eliane ? » - « Oh oui ». Alors nous avons chanté puis j'ai entendu un soldat dire : « Ah ces Français ! »

Alors que nous montions une côte, dans un chemin de campagne, ma sœur et moi, nous nous trouvons à un tournant en épingle à cheveux, où un tank allemand se met debout afin de pouvoir tourner. Rolande et moi, prises de panique, descendons dans le fossé. Nous avons tellement eu peur qu'il ne se rabatte sur nous ! Soulagement lorsqu'il est passé, malgré les rires que nous entendions. Ma mère avait très mal aux pieds. Comme pour beaucoup, ses chaussures n'étaient pas des chaussures pour la marche. Elles avaient des semelles en bois ! Le conducteur d'un camion, où il y avait des réfugiés a pris nos parents. Il y avait encore deux places qui ont été appréciées.

Nous nous sommes arrêtés dans un petit village. Nous avons couché dans une maison qui se trouvait à la croisée de quatre chemins. Là aussi nous avons entendu toute la nuit circuler les soldats allemands. Le midi, après avoir mangé des tripes qu'on nous avait données, nous étions prêts à repartir. Au haut du chemin, nous attendait un spectacle inattendu. En tête du groupe de Divais qui arrivait, une chèvre, les deux pattes avant attachées au guidon d'un vélo, et maintenue par son maître, se tenait bien droite. La surprise passée, pas besoin de vous dire que les rires ont fusé de toutes parts.

Nous voici à Pont-l'Évêque, là aussi un centre d'accueil nous attend. Nous sommes nombreux à nous y retrouver. A partir de là, nos deux vélos vont être accrochés sur les côtés d'une charrette qui nous conduira en plusieurs étapes à Amfréville-sur-Iton, près de Louviers. Chez des fermiers, au lieu-dit la mare Hermier, nous logerons dans une grange. Un mur de cette grange a été légèrement déplacé suite à un bombardement. Une table, deux bancs et de la paille pour nous coucher, c'était très simple. Mais nous y resterons jusqu'à ce que nous retournions chez nous.

Monsieur et Madame Menu, les fermiers, ont demandé à mon père s'il acceptait de travailler chez eux. Ils ne le paieraient pas mais lui assureraient la nourriture, ce qu'il accepta. Ma mère leur demanda un jour s'ils voulaient bien nous vendre une poule. Mme Menu (elle était très forte) répondit : « *El'n 'sont point encor' venues, faut attendre !* »

Quelques jours après, les Allemands sont arrivés dans le champ où nous étions. L'un d'eux parlait un peu le français, il nous dit que son groupe se dirigeait vers Falaise, au repos. Il ne se doutait pas que la guerre, avec les bombardements y était. Dans l'après-midi, le soldat vint s'adresser à ma mère :

« *Vous me faire cuire une poule, je vais l'apporter.* »

« *Je n'ai pas de récipient pour la faire cuire* »

« *Je vais en chercher un* »

« *Et je n'ai pas de bois pour la cheminée* »

« *Je vais en apporter* »

Vite fait, le bois allumé, un grand faitout avec de l'eau et une superbe poule. Il est resté pour surveiller la cuisson, demandant à ma mère, à chaque fois qu'il allait faire un tour dans le champ et revenait, de goûter à sa cuisine. Avant d'emporter le plat, il lui a encore demandé de boire du bouillon devant lui.

Pendant que le soldat attendait, il avait remarqué ma petite nièce Eliane, mignonne fillette de 8 ans. S'adressant à ma sœur, il lui dit :

« *A vous, Madame, petite fille ?* »

« *Oui Monsieur* »

« *Son papa ?* »

« *Prisonnier en Allemagne* »

« *Moi aussi Madame, joli petit garçon qui m'attend.* » Puis, tout ému :

« *Ah Madame... la guerre...* »

Après le départ des soldats, Madame Menu est venue nous informer : « Ils ne m'ont rien demandé, il me manque beaucoup de poules, et des pommes qui elles aussi n'étaient point encore venues ».

C'est le 21 Août 1944 que la Brigade Piron va libérer Cabourg, Dives et Houlgate. Nous étions de retour à Dives lorsque les cloches ont sonné. Avec de nombreux Divais, nous sommes allés tirer sur les cordes. C'était la joie, le soulagement, nous étions libres.